

LE BEL INDIFFERENT

DRAME EN 1 ACTE DE JEAN COCTEAU
AVEC 7 INSERTS DE POÈMES DE JEAN COCTEAU
POUR L'ADAPTATION MUSICAL DE FRÉDÉRIC CHASLIN

NOTE : LA TOTALITÉ DU TEXTE CI-DESSOUS, AINSI QUE LES DIDASCALIES, SONT DE COCTEAU. LE TEXTE DE LA PIÈCE EST UTILISÉ SANS AUCUN AJOUT NI SUPPRESSION.

Une pauvre chambre d'hôtel, éclairée par les réclames de la rue. Divan-lit. Gramophone. Téléphone. Petit cabinet de toilette. Affiches.

Au lever du rideau, l'actrice est seule, en petite robe noire. Elle guette à la fenêtre et court à la porte surveiller l'ascenseur, puis elle vient s'asseoir près du téléphone, puis elle met un disque d'ELLE ...

(insertion du poème « Je Suis Seule Au Monde » (Cocteau/Chaslin), le début au disque).

Je suis seule au monde
A chaque seconde
La brune et la blonde
Se moquent de moi
C'est vrai je suis rousse
Mais j'ai l'âme douce
Et tout me repousse
Je subis ma loi
Sitôt que je chante
La foule méchante
M'emplit d'épouvante
Je ne sais pourquoi
Et comme une bête
Dans cette tempête
Je baisse la tête
Je subis ma loi.
D'autres sont nés riches
D'autres sur l'affiche
Mentent bluffent trichent
Je n'ai que ma foi
Je crois aux poèmes
Et aux chats que j'aime
On siffle quand
quand même

Je subis ma loi.
Il faut être forte
Et contre la porte
Je trouverai morte
Encore de la voix
Pour chaque minute
Prolonger la lutte
Et dompter les brutes
Et subir ma loi.

*et l'arrête... (elle continue l'air sans le disque)
Elle retourne au téléphone et forme un numéro.*

Allô... Allô, c'est vous Georgette ? Passez-moi Monsieur Totor.
Si, trouvez-le. J'attendrai...
Le voilà ? Parfait ! ...Passez-le-moi
Quel raffut ! Vous avez un monde fou. Tant mieux !
Totor ? C'est toi...C'est moi...oui...
Émile est en haut ? Non ? Tu l'as vu ?
À quelle heure ? Il était seul ? Ah ! ah ! Bon.
Et tu ne te doutes pas où il allait ? Il ne t'a rien dit ? Il était noir ?
Oh, je ne suis pas inquiète...J'avais une chose urgente à lui dire, et je n'arrive pas à mettre la main dessus.
Ça marche ? Bravo ! Moi ? Oh, moi, après mon tour de chant, je rentre... Je suis morte.
Mieux...plutôt mieux. Le docteur ? Si tu crois que j'ai du fric pour voir les docteurs.
Non je me soigne...je rentre...je me couche .
Émile ? Émile est un ange. Il est parfait pour moi. Mais si, il va rentrer.
Il ne me quitte jamais... il devait avoir une affaire...
Enfin ça va... je t'embrasse. 2 heures du matin, déjà ? Comme le temps passe.
Allez... au revoir... Au revoir Totor. Bonne chance.

Elle raccroche. Elle entend le bruit de l'ascenseur et va écouter à la porte. On sonne à l'appareil, elle se précipite.

Allô... Ah ! C'est vous ?... Votre frère ?
Naturellement qu'il est là votre frère. Il est là, mais il est dans la salle de bains.
Je vais l'appeler.
Émile ! Émile ! Quoi ? Tu ne peux pas venir ? Charmant !
Allo....ce qu'il est grossier...
Non...il me crie qu'il est tout nu et que ce ne serait pas convenable au téléphone.
Si je suis sûre qu'il est là ? Vous êtes folle, Simone.
Naturellement qu'il est là !
Ce n'est pas ma faute s'il refuse de se déranger, de venir
(Criant) Ta sœur trouve que tu pourrais te déranger...

(Au téléphone) Il a un vocabulaire choisi.
Non, il est dans l'eau et prétend rester dans l'eau
Je vous redemanderai. C'est ça !

Elle raccroche. — Entre les dents :

La garce !

Elle reprend sa faction. Bruit d'ascenseur. Elle se précipite. On entend une autre porte.
Silence. Elle s'appuie, debout, contre la porte, épuisée. Elle va à la pendule et avance les
aiguilles. A mi-voix.

C'est pourtant facile de téléphoner, de décrocher un appareil !

Elle regarde le téléphone et tout à coup se décide à mettre une cape. Bruit de clefs. Elle ôte
la cape. Elle se précipite
sur le divan et prend un livre. La porte s'ouvre Émile entre. C'est un magnifique gigolo, au
bord de ne plus l'être. Il entre, et, pendant ce qui va suivre, se déshabillera, allant du cabinet
de toilette à la chambre en sifflotant.

Ta sœur a téléphoné. J'ai dit que tu étais dans ton bain.
Ce n'était pas la peine qu'elle sache que tu n'étais pas rentré à l'hôtel.
Que tu traînais n'importe où. Elle aurait été trop contente.
Du reste, elle ne téléphonait que pour se rendre compte.
Elle répétait "Vous êtes bien sûre qu'il est là ?"
Quelle garce !
Où étais-tu ? J'ai demandé chez Totor. On t'avait vu, mais on ne savait pas où tu étais.
L'heure passe si vite .
Je lisais... Je croyais que je venais de rentrer de mon tour de chant et puis je regarde la
pendule et je m'aperçois qu'il est une heure impossible...
Où étais-tu ?

(Silence)

(introduction de « Valse Langoureuse » (Cocteau/Chaslin), elle parle sur l'intro au piano)

Parfait ! Tu ne veux pas répondre, comme d'habitude. Ne réponds pas, mon bonhomme. Ce
n'est pas moi qui t'interrogerai, qui insisterai. Je ne suis pas de ces femmes qui font des
interrogatoires et qui marchent sur vos talons jusqu'à ce qu'elles sachent ce qu'elles veulent
Tu n'as rien à craindre !

(Elle chante « Valse Longoureuse »)

Quand les garçons et les filles
Sur les bancs du soir
Loin des bals et des familles
Vont s'asseoir

Une valse qui s'achève
Traîne encore
Elle réunit les rêves
Et les corps
Quand les garçons et les filles
Sur les bancs du soir
Loin des bals et des familles
Vont s'asseoir
Une valse qui se joue
Dans le noir
Unit les coeurs et les joue
Sans se voir
La valse langoureuse
Meurt au petit jour
Amoureux et amoureuses
S'aiment-t'ils d'amour?
Quand les garçons et les filles
Sur les bancs du soir
Loin des bals et des familles
Vont s'asseoir
Le coeur parle comme un livre
Les serments
La valse enivre
Les amants
La valse est morte
Elle est morte
Des serments

Je te demande où tu étais... Tu refuses de répondre. La cause est entendue.
Seulement, à l'avenir, moi, j'en prendrai à mon aise.
Pendant que Monsieur se promène, j'irai où bon me semble.
Et je ne te rendrai pas de comptes. Ce serait trop facile. Merci.
Monsieur fait ce qu'il veut, et Madame doit rester à l'hôtel, enfermée à triple tour...
J'ai compris. Je ne comprenais pas... j'ai compris.
Bonsoir messieurs et dames. J'étais assez sotté pour me crever avec ce numéro de chant et
cette boîte pleine de fumée...
Je rentrais comme une petite fille bien sage attendre Monsieur...
Et Monsieur ne rentre pas.
Monsieur est tranquille, Monsieur sait que Madame est à l'hôtel... qu'elle dort.
Et Monsieur court le guilledou.
Tout ça va changer.

Dès demain, j'accepte les offres des types qui m'envoient des fleurs et des lettres.
Champagne, jazz et tout et tout.
Et Monsieur verra comme c'est drôle d'attendre. D'attendre toujours

Émile a passé sa robe de chambre, il se couche sur le lit, allume une cigarette et déploie un journal qui lui cache la figure.

Lis ton journal. Lis ton journal, ou plutôt fais semblant de lire. Rien ne m'empêchera de crier...

(on frappe à la cloison; elle continue plus bas)

de crier ce que j'ai sur le cœur.

Je sais que tu m'écoutes, que tu imites la sourde oreille.

C'est très commode un journal. Derrière un journal, on se cache, mais moi, derrière ce journal, je devine ta figure méchante et attentive, oui, mon cher, at-ten-tive !

Et je parlerai, je viderai mon sac. Rien ne m'empêchera de vider mon sac .

Lis ton journal. Lis ton journal. C'est si simple.

Sais-tu, toi, ce que c'est que d'être malade, que de s'en aller de la caisse, que de chanter pour un public qui rigole et qui remue des soucoupes ?

Sais-tu ce que c'est que de rentrer vite chez soi... que d'espérer l'appui de la personne qu'on aime, que de trouver la chambre vide et que d'attendre ?

Attendre. Je la connais cette chambre. Si je la connais !

Je connais les réclames rouges et vertes qui s'allument et qui s'éteignent et qui ont l'air des tics d'un vieux maniaque.

Je connais les taxis qui font semblant de s'arrêter, qui ralentissent et qui passent. Et chaque fois, le cœur s'arrête de battre.

Je connais l'ascenseur qui monte à l'étage au-dessus ou qui s'arrête à l'étage au-dessous et le bruit des autres portes .

Je connais les aiguilles de la pendule qui vont à toute vitesse si on ne les regarde pas, et qui, si on les regarde, se glissent comme des voleurs... si lentement qu'on ne les voit pas remuer et qu'on croit que la pendule se trompe.

Attendre. Faire attendre, chez toi, c'est de l'art, un supplice chinois. Tu sais tous les trucs, tous les moyens les plus épouvantables de faire du mal et de nuire

Ce que j'ai attendu!

Je compte jusqu'à mille, jusqu'à dix mille, jusqu'à cent mille. Je compte mes pas entre la fenêtre et la porte. Je combine des calculs pour que mes pas comptent le double. Je mets un disque. Je commence un livre. J'écoute...

J'écoute avec toute ma peau comme les bêtes. Et quelquefois je n'y tiens plus et je téléphone. Je téléphone dans une de ces sales boîtes où tu traînes, où tu dois torturer d'autres femmes. Et tu viens toujours de partir. Et jamais on ne sait où tu es parti. Et la dame du lavabo prend une voix de mère-poule, une voix compatissante. Ah ! Je la tuerais ! Du reste, il est possible que je te tue. On cite des femmes qui ont tué leur amant pour moins que ça.

Attendre. Attendre. Attendre toujours. Il y a de quoi devenir folle. Et ce sont les folles qui tuent... Après je me tuerai. Je ne supporterai pas de vivre sans toi. J'en suis certaine. Mais que veux-tu, c'est un réflexe ! Qui résisterait ? Je me le demande.

Regarde, je parle, je parle, n'importe qui d'autre jetterait ce journal, me répondrait, s'expliquerait ou me giflerait. Toi, non. Tu lis ton journal ou tu fais semblant de le lire. Je donnerais cher pour voir ta figure derrière ce journal. Ta figure de diable. Une figure que j'adore et qui me donne envie de prendre un revolver et de te tirer dessus !

(insertion de « Paroles » (Cocteau/Chaslin)

Écoute, Émile, j'ai bien réfléchi. Cette nuit, j'ai décidé de tout te dire. Tu es habitué à ce que je souffre en silence. À ce que je la boucle. Mais la mesure est comble . À 2 heures je m'étais promis, si tu rentrais, de me taire, d'être gentille, de me coucher, de faire comme si je dormais, comme si tu me réveillais. À 2 heures dix, la torture des voitures et de l'ascenseur a commencé. À 2 heures un quart, ta sœur a eu l'idée géniale, lumineuse, de faire sa police, de voir si tu étais rentré à l'hôtel, et à 2 heures et demie, j'ai perdu le contrôle de moi-même. J'ai décidé, dé-ci-dé que je parlerais et que j'en finirais avec ce silence .

Oh ! Tu peux te taire, tu peux lire ton journal, tu peux te réfugier derrière ton journal. Je m'en fous. Je ne serai pas ta dupe. Je te vois, je te vois malgré le journal. Ma scène t'embête. Tu ne t'y attendais pas. Tu te disais "C'est une victime, profitons-en" ! Eh bien non, non, non et non, je refuse d'être une victime et de me laisser cuire à petit feu. Je vivrai. Je lutterai. J'obtiendrai gain de cause.

Je t'aime. C'est entendu. Je t'aime et c'est ta force. Toi, tu prétends que tu m'aimes. Tu ne m'aimes pas. Si tu m'aimais, Émile, tu ne me ferais pas attendre, tu ne me tourmenterais pas à chaque minute, à traîner de boîte en boîte et à me faire attendre. Je me ronge. Je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Un fantôme... Un vrai fantôme. Un fantôme couvert de chaînes, de toutes les chaînes que tu m'accroches. Un fantôme dans une oubliette

Je sais ce que tu voudrais. Je le sais. Tu voudrais pouvoir aller et venir, faire tout ce qui te passe par la tête, coucher avec la terre entière et savoir que moi, moi que tu aimes, paraît-il, je suis enfermée à triple tour dans un coffre-fort dont tu tiens la clef dans ta poche. Et alors, tu serais tranquille. C'est ignoble. Ignoble.

Ton égoïsme dépasse les bornes. Seulement tu as oublié que j'étais une femme, pas une chose, que je chantais, que j'avais du succès, que je gagnais ma vie et que j'ai une foule de personnes prêtes à me défendre. Tous les inconnus de la radio et du disque. Ah ! il me suffirait de crier au secours et Monsieur ne battrait que d'une aile.

Emile !

Oh! Bon !! Continue, lis ton journal, lis ton journal.
Il y a beau temps que tu dois avoir fini de le lire ! Je te conseille de le relire, de le lire de haut

en bas et de bas en haut et de gauche à droite et de droite à gauche

Tu es grotesque. Voilà ce que tu es. Tu es grotesque.

Monsieur est calme. Monsieur veut me prouver qu'il est calme.

Et moi ? Est-ce que je ne suis pas calme ? Par exemple ! Je suis *le calme* ! Un modèle de calme ! Je ne connais pas beaucoup de femmes qui garderaient leur calme au point où je garde le mien.

Il y a déjà longtemps qu'une autre t'aurait arraché ce journal et t'aurait obligé à répondre quelque chose. Moi pas, j'ai décidé que je conserverais mon calme et je le conserverai.

C'est toi qui manques de calme.

Je ne suis pas folle. Je vois ta jambe qui tremble et tes mains qui blanchissent.

Tu crèves de rage. Tu crèves de rage parce que tu te sais en faute.

Où étais-tu ?

J'ai téléphoné chez Totor, tu venais de partir, avec une poule sans doute.

Sans doute avec cette poule immonde avec laquelle tu couches quand tu me racontes que tes collègues te demandent de monter à Marseille.

Tais-toi... Je te connais et je la connais.

J'en suis sûre. Une femme qui a le double de ton âge et qui s'habille au marché aux puces.

Les gens se retournent dans la rue. Et voilà la poule que Monsieur trouve. Voilà la poule avec laquelle il me trompe.

Encore, j'apprendrais que tu me trompes avec une petite fille fraîche, neuve, une petite que tu lances et que tu as dans la peau. Je ne dis pas que ça m'enchanterait. Non. Mais je te trouverais des excuses. Mais là ! Une vieille femme, même pas riche, et qui te cherche des crosses et qui te rapporte quoi ? Quoi ? Je te le demande. Enfin. Les hommes sont fous. Fous et vicieux. Et funestes. Funestes. Tu es funeste. Voilà le mot, je le cherchais. Tu es funeste !

Et ma santé ? Tu y penses à ma santé ? Tu t'en moques. Si je crevais, je te débarrasserais.

Tu crois que ça l'arrange, ma santé, d'attendre, d'attendre, d'attendre, d'attendre toujours.

D'aller de cette fenêtre à cette porte ou de cette porte à cette fenêtre.

Il n'y avait pas de téléphone dans cet hôtel infect. Je l'ai fait poser. Pourquoi ? Pour que Monsieur puisse me rassurer, me dire "J'ai une affaire, je suis à tel ou tel endroit, ne t'inquiète pas, mon amour. Je rentre tout de suite."

Dépense inutile : c'est ta sœur qui téléphone.

Le téléphone est devenu un instrument de supplice en plus.

Il y avait l'ascenseur. Il y avait la sonnette d'en bas. Il y avait les clefs dans les portes. Il y avait la pendule. Il y a le téléphone. Ce téléphone que je regarde, que je dévore des yeux.

Et le silence.

Jamais Monsieur n'aurait l'idée, où il se trouve, Dieu sait où – je préfère l'ignorer -, jamais il n'aurait l'idée de se dire "Elle crève toute seule à l'hôtel. Ce n'est pas difficile, je vais donner un coup de téléphone." Non, c'est trop de peine, il faudrait allonger le bras. Prouver à la poule avec laquelle tu es que tu en as une autre à la maison. Sortir de ton mystère, de ton "mutisme".

Émile. Émile. Un... deux... trois...tu t'obstines. Tu t'accroches à ce journal.

Très bien. Je... je continuerai. Car tu écoutes. Je sais que tu écoutes et que je t'embête. Le sort en est jeté. Je te sortirai tout le paquet. Je te dirai tout ce que j'entasse depuis des mois. Je te dirai tout ce que j'ai sur le cœur . Une patate. Ça s'appelle une patate. J'ai une patate sur le cœur. Une patate énorme. Et il faut qu'elle sorte. Il faut qu'elle sorte ou j'en étoufferai.

Et tes mensonges. Quel menteur tu es ! Tu mens comme tu respirez. Tu mens, tu mens, tu mens, tu mens, tu mens, tu mens. Tu mens à propos de bottes et continuellement. Si tu me dis que tu vas t'acheter une boîte d'allumettes, c'est faux. Tu vas prendre un bock et *vice versa*. Tu mens par habitude, pour le plaisir. L'autre jour, tu m'as raconté que tu allais chez le dentiste. Moi, je me doute de ton mensonge. Je me poste devant l'hôtel de ta vieille poule et je t'ai vu sortir. Ne dis pas non, ne jure pas sur ta mère. Je t'ai vu. Tu n'avais pas besoin de me parler de dentiste. Il est vrai que d'aller chez le dentiste ou chez cette vieille poule, ça ne doit pas être beaucoup plus agréable. Enfin, ça te regarde. Fais ce que tu veux. Ce qui me révolte, c'est le mensonge Tu mens tellement que tu t'embrouilles dans tes mensonges, que tu te prends les pieds dans tes mensonges. Tu oublies ce que tu racontes et on est gêné pour toi. Je te l'affirme. Il m'arrive de rougir quand je t'écoute raconter des histoires qui n'ont ni queue ni tête. Et tu as un aplomb, un aplomb ! Et remarque, je suis certaine que tu mens aussi à l'autre, aux autres, et que ton existence doit avoir la complication d'un cauchemar.

Dans le temps, au début, j'étais jalouse de ton sommeil. Je me demandais : "Où va-t-il quand il dort ? Qui voit-il ?" et tu souriais, tu te détendais, et je me mettais à haïr les personnages de tes rêves. Je te réveillais souvent pour que tu les plaques. Et toi tu aimais rêver. Notre vie n'était pas drôle. Tu aimais rêver et tu étais furieux que je te réveille. Mais ta figure béate, je ne la supportais pas. Maintenant, si tu dors, je me dis : "Me voilà tranquille, il est là. Je peux le dorloter, le toucher, le regarder." Moi je dors mal. Je ne dors presque jamais. Je me dis "Il est là et il ne court pas à droite et à gauche. Je l'ai, je le garde." Émile ! Je te jure que tu me pousserais à commettre un crime. Je te le jure. Ou bien tu me pousserais à casser tout et c'est toi qui commettrais un crime, qui tirerais, qui te ferais mettre en tôle. Tu te vois en tôle?

Écoute-moi bien. J'ai pu me contenir, j'ai pu te parler avec patience. Seulement, ma patience est à bout. Je te préviens que si, dans trois minutes...Tiens, je vais compter jusqu'à trente. Si quand j'aurai compté jusqu'à trente, tu ne lâches pas ce journal, je te préviens que je ferai un malheur.

(Elle compte.)

Un, deux, trois, quatre, cinq, etc.

(Jusqu'à vingt-quatre. A vingt-quatre le téléphone se fait entendre. Elle y va.)

Tu as de la chance. Allô. Allô. De la part de qui ? Non, ce n'est pas M. Émile. M. Émile *lit son journal*. Ah... ah ! ah ! c'est vous ! Oui... Parfaitement, attendez .

(La main sur le combiné, à Émile.)

Daigneras-tu répondre ? C'est ta vieille poule

(Silence.)

Elle te demande

(Silence.)

Non, Madame. Je... je lui ai dit que c'était vous. Il refuse de se déranger. Je vous répète qu'il lit son journal !

(Haut :)

Émile, veux-tu venir oui ou non ?

(A l'appareil:)

Non. C'est non... Mais, Madame, je n'y peux rien... Vraiment ? Vraiment ? Vous êtes charmante. Il refuse de vous parler, que voulez-vous que, j'y fasse ? Oh ! ...

(Elle raccroche.)

Salope...

(Elle s'approche d'Émile.)

Merci, Émile. Tu as été très chic.

Je n'aurais jamais cru que tu serais aussi chic .

Je serais morte de honte si tu avais parlé à cette femme.

Émile... Je suis embêtante. Avoue ?... Pardonne-moi... Embrasse-moi...

(Elle écarte le journal, Émile dort, sa cigarette tombée.)

Ho, il dort ! Et moi qui m'attendrissais, qui croyais....

(Elle le secoue.)

Émile. Émile. Émile. Tu dors. Réveille-toi.

(Il se retourne de l'autre côté. Elle fait le tour du lit.)

Je te parlais et tu dormais. Ta vieille poule a téléphoné. Ta vieille poule a téléphoné. J'ai cru que tu refusais de te déranger, de lui répondre... Émile.

Émile la repousse d'un geste brusque. Il s'étire, se lève, allume sa cigarette et se dirige vers le cabinet de toilette. Elle le suit, il se rhabille.

Émile. Tu veux sortir. Prends garde. Je vais me jeter par la fenêtre ! Je vais me tuer !

Elle ouvre la fenêtre et jette son mégot. Émile entre dans le cabinet de toilette sans qu'elle le voie. Elle quitte la fenêtre et, devant la chambre vide, devient folle.

Où es-tu, Émile ? Émile ? Emile ! Emile !

(Il sort du cabinet de toilette.)

Ho ! J'ai eu peur. Je ne te voyais plus. Je te croyais sorti.

(Il se peigne.)

Mais... Emile... Qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce que tu as ?...Tu te rhabilles...

(Il met son veston)

Tu sors ? C'est impossible ! Qu'est-ce que j'ai dit ? Émile, réponds-moi... Réponds quelque chose... Tu es trop dur, trop féroce. Tu me dois une explication. J'attends... J'attends... J'attends à en crever. Enfin tu arrives. J'ai à te parler. Je te parle et tu te plonges dans la lecture d'un journal. Et tu t'es endormi. Alors, quoi. Tu n'as même pas entendu ce que j'avais à te dire. C'est trop fort. M'en vouloir et me punir de quoi ?

(Elle s'accroche. Il la repousse et ferme son veston.)

Écoute, Émile, je reconnais que j'ai été violente, que tu détestes entendre la vérité... du moins certaines choses qui t'ennuient. Émile... Émile... Émile... Dis quelque chose. Parle. Ouvre la bouche. Ne reste pas comme une borne, comme une statue !

(Il met son manteau.)

Hein ? Quoi ? Tu mets ton manteau ? Ah ! non, tu ne sortiras plus. J'ai trop souffert. Je ne te laisserai plus sortir.

Aie pitié de moi. Aie du cœur. Émile, tu as du cœur. Tu m'aimes... Si tu m'aimais pas, tu ne rentrerais pas. Et tu rentres. Tu rentres en retard, mais tu rentres. C'est que tu tiens à moi. C'est que ce n'est pas fini. Parle. Jure-moi que c'est pas fini

(Émile va au téléphone et compose un numéro. Elle s'accroche à son bras.)

Émile, tu n'as pas le droit. Pense à tout ce que j'ai fait pour toi.

Non... non... ce n'est pas ce que je voulais dire. Je voulais dire : Pense à tous nos souvenirs de tendresse. Je sais bien que j'ai rien fait pour toi... que j'avais rien à faire et que si j'avais fait la moindre chose, c'était trop naturel.

Pardon. Je serai sage. Je ne me plaindrai pas. Je me tairai.

Là... là... je me tairai.

Je te coucherai et je te borderai. Tu dormiras. Je te regarderai dormir. Tu auras des rêves et dans les rêves tu iras où tu veux, tu me tromperas avec qui tu veux...

Mais reste... reste...reste... Je mourrais s'il fallait t'attendre demain et après-demain

(Émile ouvre la porte. Elle s'accroche à lui)

C'est trop atroce. Émile. Je t'en conjure. Reste... Regarde-moi... J'accepte ! Tu peux mentir, mentir, mentir et me faire attendre. J'attendrai. J'attendrai autant que tu voudras...

Émile la repousse et sort en claquant la porte — Elle court à la fenêtre (.....pendant que le rideau tombe....)

Insertion de « Beaux Amants »